Histoire, médecine et santé

Histoire, médecine et santé

12 | hiver 2017
Médicalisation de la sexualité

Kinsey, Masters & Johnson, et Kaplan en Suisse : naissance d'une clinique des troubles sexuels (Lausanne, 1950-1980)

Kinsey, Masters & Johnson, and Kaplan in Switzerland: The Birth of a Clinic for Sexual Disorders (Lausanne, 1950-1980)

Cynthia Kraus, Véronique Mottier et Vincent Barras

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/hms/1183
DOI : 10.4000/hms.1183
ISSN : 2557-2113

Éditeur
Presses universitaires du Midi

Édition imprimée
Date de publication : 17 mai 2018
Pagination : 99-129
ISBN : 978-2-8107-0542-9
ISSN : 2263-8911

Référence électronique
Cynthia Kraus, Véronique Mottier et Vincent Barras, « Kinsey, Masters & Johnson, et Kaplan en Suisse : naissance d'une clinique des troubles sexuels (Lausanne, 1950-1980) », *Histoire, médecine et santé* [En ligne], 12 | hiver 2017, mis en ligne le 28 mai 2018, consulté le 03 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/hms/1183 ; DOI : 10.4000/hms.1183

Kinsey, Masters & Johnson, et Kaplan en Suisse : naissance d'une clinique des troubles sexuels (Lausanne, 1950-1980)

Cynthia Kraus

Philosophe, maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Lausanne

Véronique Mottier

Sociologue, professeure à Université de Lausanne, Fellow et Director of Studies à Jesus College, Cambridge

Vincent Barras

Médecin et historien, directeur de l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique, Centre hospitalo-universitaire vaudois et Université de Lausanne

Cet article retrace les dynamiques institutionnelles, professionnelles et cliniques qui sous-tendent l'introduction, au milieu des années 1970, d'une sexothérapie à l'américaine dans la capitale du canton de Vaud en Suisse romande. Nous proposons d'analyser ces dynamiques dans le cadre d'une histoire critique de l'américanisme comme un « moteur de découverte » de la sexologie en tant que nouvelle discipline scientifique. En réinscrivant la naissance d'une clinique des troubles sexuels dans une histoire plus longue de la sexologie et des psychothérapies, notre analyse vise à éclairer le processus d'invention d'une sexologie américaine *made in Switzerland*. Il s'agira également de préciser ce que les soi-disant nouvelles méthodes américaines revendiquées à Lausanne, et plus généralement hors des États-Unis, doivent à cet américanisme, à savoir un gage de scientificité et de modernité, mais aussi leur américanité même.

Mots-clés : sexologie, thérapie, américanisme, Suisse

This article highlights the institutional, professional and clinical dynamics surrounding the implementation, in the mid-1970s, of an American-style sex therapy in the capital of the canton of Vaud, in French-speaking Switzerland. We suggest that we analyze these dynamics from the perspective of a critical history of Americanism as an "engine of discovery" of modern sexology. We situate the birth of a clinic for sexual disorders within the wider history of sexology and psychotherapy in order to discuss the invention of an American sexology made in Switzerland. We also demonstrate what the so-called new American methods in Lausanne, and more generally out of America, owed to this Americanism: the stamp of scientificity and modernity, but also their very Americanness.

Keywords: sexology, therapy, Americanism, Switzerland

Cynthia Kraus, Véronique Mottier et Vincent Barras, « Kinsey, Masters & Johnson, et Kaplan en Suisse : naissance d'une clinique des troubles sexuels (Lausanne, 1950-1980) », *Histoire, médecine et santé*, 12, hiver 2017, p. 99-129.

Sur l'autre rive du lac Léman : une « avance » de deux millions de francs

Jusqu'au début des années 1970, le développement de la sexologie à Genève et Lausanne est très proche[104] : les premiers efforts sont consacrés à l'enseignement et à la formation. En 1974, les pionniers de la sexologie genevoise, le professeur William Geisendorf, gynécologue, et le psychiatre Willy Pasini, précisent que « la question des traitements [a été] volontairement laissée au deuxième plan parce qu'il fallait d'abord établir, en priorité, les bases didactiques sur lesquelles serait fondé le staff de thérapeutes[105] ». Lorsque Gloor envisage l'ouverture d'une consultation à Lausanne, « des consultations analogues n'ont lieu [...] qu'à Genève et Bâle[106] ». L'équipe genevoise propose une clinique des troubles sexuels qui inclut « une investigation somatique », une « évaluation psychodynamique du symptôme sexuel » et une offre thérapeutique qui privilégie « de plus en plus [...] les thérapies brèves du couple, type Masters & Johnson »[107].

Au début des années 1970, l'université de Genève reçoit un legs privé important de Maurice Chalumeau[108]. Selon l'historienne Sylvie Burgnard, la « sexologie genevoise n'aurait jamais connu l'essor qui a été le sien sans l'apport décisif » de ce legs d'un « montant de plus de deux millions de francs »[109]. Le nouveau Fonds Chalumeau, spécifiquement dédié à l'encouragement de la recherche en sexologie à Genève à l'exclusion de toute autre région, va permettre aux Genevois de prétendre dépasser rapidement ce qui se fait à Lausanne. Les « moyens considérables » de Genève n'échappent pas à Schneider : c'est l'une des raisons pour lesquelles il estime urgent de créer un institut à Lausanne « pour ne pas être pris de court si la situation évolu[ait] rapidement[110] » ; l'autre raison urgente est que la « sexologie devrait demeurer au sein de la Faculté de médecine, même si elle intéresse des disciplines d'autres facultés et écoles, comme la psychologie et la sociologie » – autre référence à l'équipe genevoise élargie et renforcée par le legs de Chalumeau[111]. Le codicille que Chalumeau ajoute en 1963 à son testament témoigne de la reconnaissance précoce de la sexologie lausannoise, voire de son

104 | Burgnard, *Produire, diffuser et contester les savoirs sur le sexe...*, *op. cit.*
105 | William Geisendorf et Willy Pasini (dir.), *Sexologie 1970-1973*, Genève, Éditions Médecine et Hygiène, 1974, p. 2.
106 | UNIRIS 9201.1343, Lettre de Gloor à Jean-Louis Rivier (doyen de la Faculté de médecine), 22 février 1979.
107 | Geisendorf et Pasini, *Sexologie 1970-1973*, *op. cit.*, p. 2.
108 | Burgnard, *Produire, diffuser et contester les savoirs sur le sexe...*, *op. cit.*, p. 68-77.
109 | *Ibid*, p. 68.
110 | Lettre de soutien de Schneider pour la création d'un institut de sexologie à Lausanne, 15 avril 1971, voir note 81.
111 | *Ibid*. Pour ce qui concerne la psychologie, voir notre discussion ci-dessous. Pour la sociologie, Schneider pense certainement ici aux recherches du professeur Jean Kellerhals qui fait partie dès

« avance », ainsi que d'un domaine d'activité déjà bien établi dans la capitale vaudoise : les questions psychosexuelles qui ne relèvent pas de la sexopathologie. Cette appréciation amène le testamentaire à promouvoir une division du travail sexologique : il considère « utile de laisser aux Lausannois les problèmes pratiques que doivent résoudre les psychologues, en général d'ordre médical » et invite les Genevois « à se vouer surtout aux cas plus délicats d'intersexualité psychique et aux autres anomalies », autrement dit aux « minorités érotiques »[112].

Le décalage entre les vœux du légataire et les premières recherches financées par le Fonds Chalumeau qui ne porteront pas sur les minorités érotiques mais sur des « questions de reproduction (avortement, contraception, mariage [...])[113] », contribuera à mettre les deux villes en concurrence directe, quoique très asymétrique si l'on considère les moyens à disposition de part et d'autre. Dès lors, ce sont les sexologues genevois (en particulier Pasini et le psychiatre Georges Abraham) qui se propulseront sur le plan international, notamment en contribuant dans la première moitié des années 1970 à définir la notion de « santé sexuelle » de l'OMS[114]. Pour ces raisons, alliées à une réécriture de l'histoire de la sexologie romande par les pionniers genevois, Lausanne se trouvera reléguée aux marges de l'histoire académique et indigène. Typiquement, l'article « premier » de Gloor, qui introduit en 1968 la sexologie comme une discipline scientifique digne de paraître dans les revues médicales[115], a disparu de l'ouvrage présenté par les éditeurs genevois comme fondateur de la discipline[116]. Intitulé *Sexologie 1970-1973*, cet ouvrage réunit les quatre premiers numéros spéciaux consacrés à la sexologie qui paraîtront, à la suite de l'article de Gloor, dans *Médecine et Hygiène*[117]. Autrement dit, les « gagnants » font commencer l'histoire de la sexologie romande en 1970 avec la parution des numéros dont ils rédigeront les éditoriaux. Dans le même sens, les contributions reconnues (et republiées dans cet ouvrage) de Gloor à la sexologie seront limitées à ses travaux sur la contraception et l'avortement[118]. Cette version historique semble s'être également imposée auprès des acteurs/trices lausannois·e·s comme en témoigne la manière dont l'Américaine et Suissesse d'adoption, Mary Anna Barbey (née en 1936), qui a joué un rôle actif

le début de la commission scientifique du Fonds Chalumeau. Voir Burgnard, *Produire, diffuser et contester les savoirs sur le sexe…*, *op. cit.*, p. 70-71.

112 | Maurice Chalumeau, « Codicille olographe, 26 juin 1969 », cité dans Burgnard, *Produire, diffuser et contester les savoirs sur le sexe…*, *op. cit.*, p. 74.

113 | Voir Burgnard, *Produire, diffuser et contester les savoirs sur le sexe…*, *op. cit.*, p. 76-77.

114 | Voir Giami et de Colomby, « Profession sexologue ? », art. cité ; Alain Giami, « Santé sexuelle : la médicalisation de la sexualité et du bien-être », *Le Journal des psychologues*, 290, 2007, p. 56-60.

115 | Gloor, « Actualités de la sexologie », art. cité.

116 | Geisendorf et Pasini, *Sexologie 1970-1973*, *op. cit*.

117 | Burgnard, *Produire, diffuser et contester les savoirs sur le sexe...*, *op. cit.*, p. 57.

118 | Voir aussi Abraham et Pasini, *Introduction à la sexologie médicale*, *op. cit.*

dans l'histoire du planning familial, présente rétrospectivement le champ de la sexologie romande. Pour 1967, année de l'ouverture du CMSPF, elle écrit :

> La sexologie n'existait pas encore ; si les noms de Forel et de Kinsey étaient vaguement connus, ils n'apportaient rien d'intéressant à la Romandie contemporaine. Masters et Johnson attendaient la notoriété… et la traduction. Soupçonnées de confondre sexualité et mécanique, leurs recherches seraient de toute façon jugées longtemps trop pragmatiques pour être applicables dans le contexte européen. Et si l'œuvre pionnière des sexologues genevois allait peu à peu faire tomber ces préventions, leur approche n'a pénétré que très lentement en territoire vaudois et reste aujourd'hui encore [1981] teintée d'exotisme[119].

Si l'on admet que la « chose » n'apparaît qu'en 1968 avec l'article séminal de Gloor comme on l'a vu plus haut, on pourrait arguer, à l'instar de Barbey, que la sexologie n'existait pas en Suisse romande en 1967. Mais le mot et la « chose » ont une histoire plus longue[120] et la « chose » s'élabore aussi sous d'autres noms dans l'histoire contemporaine et même dans les travaux de Gloor[121]. En l'absence de moyens comparables à Genève, la visibilité académique de la sexologie à Lausanne restera limitée au cours facultatif que Gloor donnera jusqu'en 1976, année de l'ouverture de la consultation. Cela dit, notre analyse ne permet pas de confirmer la thèse d'un retard vaudois – y compris par rapport à la sexologie genevoise – et encore moins celle d'un exotisme qui aurait compliqué la réception de la sexologie américaine, en particulier de la *sex therapy*. En revanche, il s'agit là de deux tropes américanistes qui constituent des catégories de la pratique[122] des acteurs/trices impliqué·e·s dans le champ romand de la sexologie, qu'il convient d'analyser de manière critique.

119 | Mary Anna Barbey, *Eros en Helvétie*, Genève, Éditions des sauvages, 2009 [1981], p. 19-20. Les sexologues genevois sont Pasini et Abraham « tous deux psychiatres et mondialement réputés pour avoir adapté et développé les techniques sexologiques de Master [*sic*] et Johnson en Europe » (p. 136, note 4). Dans la même veine, mais du côté des Genevois : « Brossant un panorama de l'offre d'enseignement en sexologie dans le monde au début des années 1970, W. Pasini souligne le retard européen relativement à la situation aux États-Unis », voir Burgnard, *Produire, diffuser et contester les savoirs sur le sexe…*, *op. cit.*, p. 59.

120 | Dans la langue française, les travaux historiques situent l'introduction du terme « sexologie » dans les années 1910. Un médecin neurologue suisse, Paul-Louis Ladame, l'utilise dès 1913. Voir par ex. Gonzague de Larocque, « Fille ou garçon ? Naissance française du mot sexologie (1901-1933) », Communication présentée au colloque international « Sexologies et théories de la sexualité : traduction, appropriation, problématisation, médicalisation », The American University of Paris, 30 et 31 octobre 2017. Résumé en ligne sur le site du réseau international de recherche *Sexologies Européennes/European Sexologies* : http://sexologies.hypotheses.org.

121 | Voir par ex. Burgnard, *Produire, diffuser et contester les savoirs sur le sexe…*, *op. cit.* ; Garibian, *De la question sexuelle à la sexologie médicale…*, thèse citée ; Gumy et Kraus, « Désirer : une histoire de la sexologie à Lausanne (1950-2000) », art. cité.

122 | Et non des catégories d'analyse pour reprendre la distinction de Pierre Bourdieu.